

Les fastes du Casino : événements de 1845 : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 48

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour l'ANNÉE 1875 recevront le journal gratuitement d'ici au 31 décembre 1874.

Les fastes du Casino.

ÉVÈNEMENTS DE 1845

V

Diverses questions politiques, religieuses et sociales s'agitaient depuis longtemps parmi le peuple et causaient un mécontentement général, lorsque, vers la fin de 1844, tous les griefs individuels, locaux ou généraux, vinrent se confondre et se raviver dans la *question des Jésuites*, récemment soulevée. Des assemblées populaires eurent lieu dans les diverses localités du canton, et ce fut sous l'impression de ces circonstances que survint, le 11 février, la session extraordinaire du Grand Conseil, qui ne devait durer que trois jours.

Des pétitions, couvertes de 32,000 signatures, demandaient que les députés à la Diète reçussent pour instruction de proposer d'une manière positive le renvoi des Jésuites, auxquels le gouvernement de Lucerne venait de confier l'enseignement scolaire et religieux.

Le 13, et après deux jours de débats, le Grand Conseil ne donna à sa députation que des instructions dilatoires.

Cette décision fut bientôt connue dans toute la ville de Lausanne, où se trouvaient déjà un grand nombre de citoyens venus de tous côtés pour s'enquérir du sort de leurs pétitions.

Le Conseil d'Etat prit alors un arrêté pour mettre sur pied et faire arriver immédiatement au chef-lieu les troupes suffisantes. Vers 6 heures du soir, MM. Druey et Blanchenay quittèrent la salle du Conseil d'Etat pour se rendre au Casino et chercher à calmer l'agitation d'une foule de citoyens qui s'y étaient réunis, et parmi lesquels on comptait plusieurs membres du Grand Conseil. Ces messieurs revinrent au Château et firent part à leurs collègues de leurs doutes sur la possibilité d'empêcher le peuple de monter au Signal, pour faire appel à la révolution.

La soirée du 13 fut excessivement périlleuse ; il y avait de l'exaltation dans les têtes, le peuple s'agitait dans les rues, et l'on eut bientôt la conviction

que le flot populaire ne pourrait plus être contenu. Vers 8 heures, une centaine d'hommes partirent du Casino pour le Signal, munis d'une dame-jeanne d'essence de thérébentine. Peu de temps après, un feu immense, alimenté par les bancs de la promenade et de nombreux arbres tombés sous la hache, éclairait la contrée.

Le moment le plus critique de cette nuit mémorable fut celui où la Municipalité de Lausanne fit battre la générale et publier une proclamation faisant appel aux militaires de la ville et de la banlieue pour soutenir le gouvernement. Le cortège municipal, circulant dans des rues désertes, à l'heure du premier sommeil, avait quelque chose de grotesque, plutôt que d'imposant : en tête, un garde de nuit portant sur l'épaule droite un manche à balai, au bout duquel pendait une énorme lanterne communale ; au centre, deux tambours ; en queue, un commissaire de police, flanqué de deux gendarmes, qui, aux stations prescrites, et après le roulement de rigueur, s'écriait : « Les citoyens de l'élite et de la réserve sont priés de se rendre en armes sur la place de la Riponne. »

Comme une prière n'a pas le caractère obligatoire de l'ordre, les citoyens-soldats, désagréablement interrompus dans leurs rêves dorés, et saisis surtout par le froid piquant de la nuit, refermaient à la hâte leurs fenêtres, ne se souciant guère de prendre une part active à une lutte si follement engagée. Un des citoyens du Casino fut curieux d'aller voir, un peu plus tard, sur la place de la Riponne, quel avait été l'effet de la proclamation municipale ; il n'y trouva qu'un sergent-de-ville, qui piétinait sur la neige pour se réchauffer, et qui accepta de grand cœur de partager une chopine de vin au bouchon de la Grenette, qui était encore ouvert.

Au lever du jour, toute la population quitta ses occupations habituelles, pour assister aux différentes scènes du drame révolutionnaire commencé. Les hommes du Signal, qui avaient entretenu leur feu toute la nuit, arrivèrent cependant, tout transis, au Casino, où ils se réchauffèrent avec de nombreux verres de kirsch.

Le Casino, où arrivaient à chaque heure de nouvelles bandes, était littéralement bourré de monde ; on s'entassait dans la salle du billard, et toutes les autres pièces, ainsi que le temple de St-François,

avaient été transformés en dortoirs, au moyen d'une épaisse couche de paille.

La curiosité publique était tour à tour partagée entre le Château, l'Hôtel-de-ville et le Casino. Tel détachement appelé à Lausanne, après avoir fait acte de présence sur la cour du Château, descendait en ville et allait rejoindre le camp révolutionnaire. Sur ces entrefaites, une énorme colonne de citoyens armés de fusils, de sabres ou de gourdins, s'ébranlait sur la place du Casino, et, grossissant dans sa route, venait, par la Madelaine, déboucher sur la place de la Riponne, où stationnait le bataillon Chappuis. La colonne du Casino ne se laissa point intimider par cet appareil militaire. Bientôt, de nombreux cris sortirent de son sein : *A nous, à nous, venez à nous, ne sommes-nous pas tous des frères!* — *Oui, nous venons à vous!* répond le bataillon, et aussitôt une défection générale parcourt les rangs et va grossir ceux de la colonne. M. Eytel, qui commandait cette dernière, continuant sa marche, arriva à la porte St-Maire. Quelques troupes étaient encore échelonnées sur la place du Château, sous les ordres du colonel Bontemps, et une sanglante rencontre était imminente. Déjà M. Eytel allait entraîner sa colonne sous la voûte de la porte, lorsque M. Druey se présenta tout à coup et lui annonça la démission du Conseil d'Etat. Cependant, le peuple voulait s'en assurer *de visu* et pénétrer au Château; mais il finit par céder aux sollicitations de MM. Druey et Blanchenay, qui firent diriger la colonne sur la place de Montbenon.

En passant devant l'hôpital, où J.-P. Luquiens était enfermé pour délit de presse, plusieurs voix demandèrent sa délivrance. Sa mise en liberté fut immédiatement obtenue; Luquiens fut assis sur une échelle et porté triomphalement sur Montbenon par de robustes épaules.

L'affluence était si grande au carrefour des rues du Chêne et de la place de St-François, le Grand-Pont était, dans toute sa longueur, rempli d'une foule si compacte, que la colonne dut s'arrêter pour laisser écouler ces flots populaires.

Arrivée sur Montbenon, la foule, groupée autour d'un tilleul séculaire, contre lequel se dressait une échelle servant de tribune à Druey et autres orateurs, se constitua en assemblée populaire générale du canton et nomma un gouvernement provisoire, qui se rendit au Casino, dans une petite pièce dite le *Salon rouge*, et entra immédiatement en fonctions.

La colonne d'Aigle, composée d'environ 2,000 citoyens, exténués de fatigue, et ayant en tête les frères Ch. et F. Veillon, arriva dans la soirée; son entrée en ville fut d'un effet saisissant.

Une seconde assemblée populaire eut lieu, le 15, sous la Grenette, entre 11 heures et midi. Elle confirma les résolutions prises la veille sur Montbenon, ainsi que la nomination du gouvernement provisoire. Puis les citoyens se formèrent en colonne et accompagnèrent au Château, par le Chemin-Neuf, les hommes auxquels ils venaient de confier les destinées de la patrie. Le soleil illuminait cette grande

scène; l'air grave et recueilli des assistants, la marche solennelle de cet immense cortège annonçaient qu'un grand acte s'était accompli.

Woodstown.

L'emplacement était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors, abritée tout autour par des collines boisées, la ville descendrait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière-Rouge, à quatre milles seulement de la mer.

Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'œuvre; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures; et chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville, à peine tracées, étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour venir à bout de cette résistance, où s'émaillait le fer des cognées et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplissait l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres, au-dessus, flambaient comme des cierges. La forêt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et la fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, tout en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière-Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, — Woodstown — comme on l'appela — fut vite peuplée par les es-suyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve et trois mille de ses arbres gigantesques. Tout Woodstown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, les toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi, quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards!

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Woodstown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de souris, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursoufflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. — « C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera. »

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le